

Le Music-hall des espions

Bruno Birolli

Le Music-hall des espions

La Suite de Shanghai



© 2017, TohuBohu éditions.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0193-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

En souvenir de la soirée du 4 novembre 2008
passée dans la suite 82-62 de l'*Astor Hotel*.

Chapitre 1

Deux jours que les coolies creusaient dans la cité Ai Dang Li ; les cadavres restaient introuvables.

Le claquement mou de la terre qui retombait en tas hypnotisait les soldats chinois et les policiers français ; ils retenaient leurs gestes et avaient la gravité de gens à des funérailles.

Souvent René Desfossés avait du mal à saisir ce qu'avait en tête le commandant Léo Fiorini. Et c'était le cas en cette fin d'après-midi de novembre 1931. À voir son chef debout au bord de la fosse lui vint l'image d'une bûche sèche et pleine de nœuds sur laquelle une hache rebondit.

Que pouvait comprendre Desfossés, lui qui n'avait pas fait la guerre et n'avait pas trente ans, à un homme de vingt ans son aîné qui avait combattu dans les tranchées ? Alors, à défaut de comprendre, il se disait que le caractère taciturne du commandant était redevable au ciel de Shanghai, un dôme de verre dépoli qui distillait une lumière décolorée. L'explication

était commode – une paresse – mais il s’en satisfaisait.

Le colonel Chu, du Bureau des enquêtes secrètes du Grand Shanghai, rompit le demi-silence qui régnait en reposant la question qu’il répétait depuis la veille :

— Êtes-vous sûr de votre informateur, commandant ?

— Il est catégorique, mon colonel ! répondit Fiorini sans daigner quitter des yeux les coolies dont les bras maigres émergeaient avec une lenteur brusque de pattes d’insecte.

Le colonel se retint d’ajouter quelque chose. Son irritation était palpable, il ne faisait rien pour la cacher.

La dizaine d’officiers chinois et de policiers français présents dans la cour, qui avaient suivi l’échange du coin de l’œil, rebaissèrent la tête.

Un coolie remonta du trou. Il s’était arrangé une espèce de short en remontant son pantalon. Ses jambes, ses bras étaient boueux. Il saisit un pot en fer-blanc et but à la régalaide. Des gouttes coulèrent du coin de sa bouche sur sa poitrine en sueur.

Un autre terrassier le remplaça.

Las d'attendre, Desfossés sortit de la cour sur la pointe des pieds.

Dans la maison en construction, les carrelages et les huisseries n'avaient pas été posés. Un courant d'air balayait la boue du couloir piétinée par les bottes qui, en séchant, prenait une consistance de cendre.

Dans l'impasse, il se fraya un passage au milieu des hommes en armes qui patientaient avec l'apathie de bétail propre aux militaires. Les gardes de la Concession française, en képi et en guêtres cirées, se tenaient droits, sévères et ennuyés. Les soldats chinois s'étaient accroupis, le fusil dressé entre leurs bandes molletières blanches, le canon appuyé contre l'épaule. Plusieurs dormaient.

Deux officiers étrangers s'adossaient à un mur. Debout sur une jambe, l'autre repliée contre le mur, l'Américain fumait les mains dans les poches. Le Britannique avait un air un peu gauche.

Des conversations hachées et à voix basse, le crissement du gravier sous les semelles, un raclement suivit d'un crachat – un soldat chinois

qui s'éclaircissait la gorge –, les bruits étaient comme suspendus.

Au milieu des uniformes noirs et gris, une veste en tartan rouge jurait : Archibald Swindon fumait la pipe aussi tranquille que sur un balcon. Il prétendait n'être qu'un employé insignifiant du consulat britannique, mais tout Shanghai savait qu'il était le résident de l'Intelligence Service dans la ville.

Swindon pointa de sa pipe le ciel et dit à Desfossés :

— Plaisante journée, mon garçon, n'est-ce pas ?

— Vous trouvez amusant de chercher des cadavres ? répliqua-t-il avec insolence.

— Je parle du temps, mon garçon, simplement du temps qu'il fait. L'automne est décidément délicieux à Shanghai, n'est-ce pas ?...

Puis, comme se souvenant des raisons qui l'avaient amené :

— ... Le reste est plus ennuyeux.

— Vous avez trouvé le mot : ennuyeux ! Et moins plaisant que de parler du climat, n'est-ce pas ? répliqua-t-il sans s'arrêter, en singeant la diction affectée du Britannique.

Sous l'arche de la porte cochère, les salaccos des tirailleurs de la garnison française se découpaient en ombres.

Dans la rue Prosper-Paris, Gustave Frell sommeillait, écroulé sur la banquette de la première voiture – une Renault noire. André Cheng, l'adjoint chinois de Frell, demanda par la vitre baissée :

— Toujours rien, René ?

La voix de cet amateur de costumes en prince-de-galles et aux manières molles des hommes sans exigence morale avait une tension inhabituelle.

Desfossés se contenta de hausser les épaules.

La question réveilla Frell. Il remonta d'un coup, du pouce, le chapeau melon qui lui tombait sur les yeux. Ses yeux injectés de sang avaient un sale éclat de méchanceté. Et retirant le cigare qu'il mâchouillait :

— Alors il l'a déterré sa bidoche, Fiorini ?

— Je suppose que vous voulez parler d'assassinats politiques.

— Encore un bobard que gobe le 2^e bureau, sergent-chef ! Frell accentua « sergent-chef »

en mettant tout son mépris pour Desfossés. Il ricanait, ses joues tremblotaient :

— ...On vous en fait avaler des couleuvres dans le renseignement militaire, et de sacrément longues !

— De ré-ser-ve. Précisez : sergent-chef de ré-ser-ve, monsieur le chef de brigade de la Sûreté publique ! On vous appellera pour rédiger les procès-verbaux, taper à la machine est un boulot de flic... si ce n'est pas trop vous demander, bien sûr !

Et il pensa : « Cet abruti est encore saoul... »

Il longea les véhicules sous la garde de soldats appuyés contre l'aile d'un camion ou assis sur un marchepied. Les gardes français se mirent au garde-à-vous ; pas un soldat chinois ne le salua.

Un cordon de tirailleurs contenait la foule sur l'autre trottoir. La rumeur qu'une série de crimes épouvantables avaient été commis dans la Concession française avait rameuté les badauds. Grimpés dans les platanes, des curieux tentaient de grappiller un peu de morbide par-dessus les murs. Ces robes chinoises – de grandes tuniques flottantes noires ou bleu nuit – parmi

les branches défeuillées, lui firent penser : « On dirait des corbeaux sur un gibet. »

Il retourna sur ses pas, jusqu'à la claire-voie en bambou au fond de la cité.

Il resta un moment appuyé contre la clôture à demi affaissée qui marquait la fin de la Concession française. Le clocher de la cathédrale Saint-Ignace à sa gauche, les champs dans le jour déclinant... un paysage dénué d'exotisme ; juste une campagne, tranquille et fatiguée, dans les dernières lueurs du jour. La marche lente des paysans derrière les buffles et les couleurs atténuées du soir l'apaisèrent. Il eut, grâce à cet instant de paix, le sentiment que la journée n'était pas entièrement perdue.

Quand il revint dans la cour, Fiorini ne parut pas plus remarquer son retour qu'il n'avait apparemment remarqué son absence.

La profondeur de la tranchée atteignait maintenant trois mètres. Les coolies évacuaient la terre dans des paniers.

Le fer d'une pelle tinta contre du dur. Les terrassiers s'arrêtèrent.

— Des pierres ! On ne peut plus creuser !
cria l'un d'eux du fond du trou.

— C'est du béton ! hurla le colonel Chu en se précipitant vers eux. Cassez-le !...

Et, plus bas :

— ...Les communistes se servent du béton pour qu'on ne retrouve pas leurs victimes...

Et, avec un coup d'œil oblique à Fiorini, en regrettant de devoir l'admettre :

— ... Vous aviez raison, commandant, les cadavres sont ici !

Fiorini releva brièvement la tête puis se remit à observer les coolies plus intensément.

Des gardes français accouraient. Un agent britannique de la Concession internationale sortit avertir Swindon.

— Allez chercher le magicien, Desfossés ! dit Fiorini.

Dans le couloir subitement bondé, il se cogna contre le mousqueton d'un garde français. Le garde s'excusa et se plaqua contre le mur.

Il courut jusqu'au numéro 33 de la cité.

Le magicien était dans la cuisine sous la surveillance de soldats chinois et d'agents français en civil. Il se tenait la tête entre les mains. À part l'évier et une chaise dégotée on ne sait où pour l'asseoir, la pièce était vide. À

l'entrée de Desfossés, un soldat chinois laissa tomber la cigarette qu'il fumait et l'écrasa du pied sans se presser.

Le magicien releva la tête. L'artiste de music-hall n'existait plus, ni le chef de tueurs que traquaient les différentes polices de Shanghai. Il n'était qu'un pauvre type aussi livide qu'un condamné qu'on vient livrer au bourreau.

— Kuo Chen-shang ! dit Desfossés en appelant le magicien par son nom.

Ils sortirent du 33.

Les militaires s'écartèrent dans l'impasse.

Dans la cour, les pelles s'enfonçaient maintenant dans une fange gluante, presque liquide – la nappe phréatique affleurait. Un coolie s'extirpa du trou en catastrophe et vomit à quatre pattes, puis il tituba jusqu'au pot de thé pour se laver la bouche.

Les émanations de la fosse empoisonnaient l'air. Si nauséabondes... à en être visqueuses... Il avait l'impression que cette puanteur rampait comme un serpent vers lui... aimantée par la vie qui bouillonnait dans ses veines... attirée par le sang que pompait son cœur... Elle s'insinuait sous ses manches et son col, collait à la peau